

## Introduction

Le récit que vous avez sous les yeux est celui d'une vie, la mienne. *Il n'est pas seulement* inspiré des contacts physiques de la réalité quotidienne. Il est également émaillé de réflexions sur notre processus évolutif. Il consacre la part belle à la sempiternelle question de la tolérance réciproque. C'est un regard sobre sur le train-train des événements qui rythment notre existence. Il est en version originale. Les faits qui s'y déroulent sont vécus. Je tiens à vous les présenter avec netteté et précision. Les débarrasser de la grosse couche de poussière qui les substituait de mon champ de vision, ne s'est pas fait en un jour. J'ai dû pour cela prendre mon mal en patience. Doucement mais méthodiquement, les pièces de puzzle s'ordonnaient dans ma tête et le récit prenait corps. Le passé lointain se rapprocha sensiblement. Les bribes de souvenirs se mirent en ordre de marche. L'imperceptible devint perceptible. L'insurmontable, surmontable. Grâce à cette opération de rajeunissement, j'ai réalisé un autre exploit. J'ai non seulement ressuscité mon père, ma mère, mes frères aînés Pierre et Alphonse ainsi que ma sœur jumelle. J'ai réussi à les réunir tous autour de moi. Tout à l'heure, dans cette salle de projection où nous allons visionner des diapositives relatant les grands épisodes de mon parcours, leur attention sera d'autant plus sollicitée, qu'ils me connaissent mieux que personne. Ils sont au courant des douleurs ressenties et des peines endurées sur le trajet jonché de guets-apens habilement préparés. Témoins attentifs de ma vie ils furent, Témoins attentifs ils ont demeuré. Je les installe pour cela aux premières loges. Nous ne nous

sommes jamais quittés. Par le froid comme par la chaleur, nous nous dûmes mutuellement assistance. Nous avons partagé nos joies et nos peines. Ensemble, nous avons ri et pleuré. Toujours ensemble, nous avons lavé dans le fleuve Congo notre unique chemise ou notre unique pagne. Et sans se quitter, nous tuâmes le temps en nous baignant en attendant que nos vêtements sèchent au soleil. Je suis inondé en permanence par le rayonnement de leur présence.

Et si nous commençons la projection ? Je vous l'accorde. Maintenant que toute la famille est réunie, les vivants comme les morts, les proches parents comme les amis éloignés, nous pouvons en effet commencer. Cependant, ne fermons pas la porte. Il n'est pas exclu que d'autres personnes fassent leur apparition au cours du spectacle. Qu'ils sachent qu'ils sont tous le bienvenu.

Devant vous, dans toute sa longueur, s'étale ma belle petite ville de Bolobo. Au premier plan, bien en relief, le quartier des Blancs. A vrai dire, la ville de Bolobo est constituée de deux entités au code urbanistique très distinct. Une partie peuplée par les autochtones. Une autre, habitée par les Blancs. Pour qui sait bien observer, le partage saute aux yeux. Ne me demandez surtout pas les raisons de la séparation de Bolobo en deux microvilles. Je vous laisse trouver par vous-mêmes. Voilà pour le décor. Maintenant, faisons sa découverte par une courte promenade en son sein. D'abord par le quartier des Blancs. Pourquoi vouloir commencer par lui ? C'est le centre-ville. Son côté administratif et commercial. Ce n'est pas par hasard que c'est là où je suis venu au monde. Vous avez saisi. L'hôpital ne pouvait se trouver ailleurs qu'ici. J'y ai joué mon tout premier rôle de ma vie. Il serait plus exact et plus modeste de dire, j'ai modestement pris part à côté du grand rôle joué par notre mère. Car le principal, le plus exaltant, le plus sublime et en même temps le plus risqué lui fut attribué. Elle s'en est sortie avec panache. Et

toi ? Vous voulez savoir comment j'ai rempli le mien ? Je peux affirmer m'en être tiré à bon compte. Que je sois là aujourd'hui à soumettre mon parcours à votre approbation, n'est-ce pas là une preuve de la réussite de ma part de tâche ?

Ceci dit, la partie de Bolobo habitée par des Blancs dis-je, est séparée de celle peuplée d'indigènes par une sorte de zone tampon qui ne disait pas son nom. En regardant bien les images sous vos yeux, vous distinguez un bâtiment massif entouré de plusieurs annexes. C'est un vrai malabar, avec son gabarit impressionnant. Impossible de le louper. C'est l'hôpital où ma sœur et moi vîmes au monde par un beau matin de la saison de pluie. Non loin de là, la paroisse. J'attire votre attention sur l'église et principalement sur sa tour quadrangulaire hérissée d'une croix et fièrement pointée vers le ciel. Bâtie sur un terrain surélevé, cette griffe coloniale s'aperçoit de partout. Vous remarquerez qu'elle est résolument tournée vers le fleuve. J'ajouterai que sous le dur soleil équatorial, elle brille de mille feux.

A cette époque, tout gamin, je considérais que l'ordre des choses était bien établi. Indigènes, nous vivions notre comédie à un seul acte, l'adversité. Et notre univers clos faisait office de scène. Je ne trouvais rien d'autre à ajouter. Le quotidien était tout dessiné. Il fallait seulement le suivre à la lettre. En rang serré par exemple et réglée comme une horloge, toute la famille allait assister à la messe dominicale sans se poser la moindre question. De leur côté, les écoliers accomplissaient des corvées hebdomadaires à l'intérieur de l'église sans se soucier de sa position sur la surface bâtie. La survie quotidienne passait avant toute autre préoccupation. Aux yeux des indigènes, c'est le seul élément qui avait de l'importance. Savoir pourquoi l'église était-elle tournée plutôt vers le fleuve que vers la plantation des manguiers par exemple était le cadet de nos soucis. Devenu adulte, une série de questions ont com-

mencé pourtant à m'interpeller. En privilégiant cette direction plutôt qu'une autre, quels messages voulaient transmettre les bâtisseurs ? Fallait-il y chercher une énigme historique ? Dirigée ainsi vers le fleuve l'église répondait-elle aux seules convenances urbanistiques ? Avait-elle une mission à remplir ? Celle par exemple de satisfaire aux exigences dictées par la recherche des sources de purification ? Pareilles aux mouches, ces questions se mirent à tourbillonner dans ma tête. Chaque fois que je faisais un petit retour dans mon enfance, elles étaient là. Prévenues par je ne sais qui. Alors, au lieu de toujours les fuir, j'ai décidé de les aborder de front. Et en y réfléchissant, j'ai finalement opté pour la deuxième hypothèse. A savoir que cette position avait quelque chose à avoir avec la recherche des sources de purification. Et c'est d'autant plus vrai que le fleuve, comme l'écrivait F. Schuon et je suis d'accord avec lui, est le symbolisme de l'écoulement des formes, celui de la fertilité, de la mort et du renouvellement. Le fleuve c'est-à-dire l'eau, est de tout temps source de vie, moyen de purification et centre de régénérescence. Chez les Grecs, il était même l'objet des cultes. Il inspirait vénération et crainte. Continuons.

Au nombre des bâtisses majestueuses qui forment la paroisse, il y a la résidence des prêtres et des frères. Dissimulée derrière la forêt des manguiers, des cocotiers, des safoutiers et de tant d'autres fruits exotiques, cet imposant édifice du pouvoir ecclésiastique occupe une place de choix. L'ensemble de bâtiments en matériaux locaux, resplendissants de dénuement sous le soleil couchant, que vous apercevez à deux pas de là, c'est mon école primaire. Deux cents mètres plus loin à votre droite, la résidence des Sœurs de la charité et ses annexes. Avec en toile de fond, l'école des filles. L'espace vide au milieu de tous ces édifices, c'est le terrain de sport. Vous pouvez admirer son gazon impeccablement tondu par les élèves. Lors de grandes fêtes commémoratives, s'y déroulent toutes sortes de

séances de gymnastiques artistiques. Les différentes compétitions interclasses ont également lieu ici. En contrebas de la cité paroissiale, les villas. Vous constaterez par vous-même et sans peine qu'elles sont plus cossues les unes que les autres. Elles témoignent l'aise en toutes circonstances de ses habitants. C'est l'image d'une vie paisible. A côté de l'indigence criarde de la population autochtone, ce déploiement d'opulence peut sembler insolent. Mais soit ! Aucune de ces villas n'est habitée par un seul indigène. Leurs détenteurs sont tous de Blancs. La plupart sont de fonctionnaires de l'administration et des officiers de l'armée coloniale. Il y a également la communauté des commerçants, composée dans sa grande majorité par des Portugais. Et tous les autres aventuriers venus tenter leur chance dans les colonies.

Savez-vous la question que se posent les gens relative aux habitations des coloniaux en bordure des étendues d'eau ? Comment expliquez-vous s'interrogent-ils, qu'une fois chez vous, la quasi-totalité des coloniaux choisissent d'habiter sur le rivage des fleuves ou des mers ? De ce choix, il en découle un certain nombre de justifications. Me référant à la vie passée en Europe, je vois deux raisons essentielles. La première est d'ordre financier. Je veux parler du coût d'un terrain au mètre carré situé au bord d'une mer. Chez eux, ce prix est fort exorbitant et presque hors d'atteinte. Si démesuré et inabordable qu'il est tout autant impossible que hasardeux pour un commun de mortels de s'y aventurer. Ne possède pas une villa au bord de la mer qui veut. Pour quasiment tous les Européens, ceci relève du domaine de rêve. Et je n'exagère nullement mes propos.

La deuxième raison qui est indissociable de la première, c'est qu'en Afrique, ce qui était inenvisageable en Europe devient, en plus d'envisageable, largement faisable. Dans les colonies, les colonisateurs, du passé lointain comme ceux des temps modernes, ne rêvent plus. Ils ne

caressent plus de chimères. Ils concrétisent leur plan. Encouragés par la générosité du soleil éternel et par les facilités multiples, ils y installent. Ils prennent, devrait-on dire, une éclatante revanche sur leur modeste sort européen. Ceci dit, connaissez-vous un colonial qui renoncerait à un bronzage du tonnerre tout en restant chez lui étendu sur une chaise longue dans sa terrasse inondée par de rayons du soleil matinal ? Et le tout, sans avoir besoin de se déplacer à sa plage située presque en bas de sa villa ? De mon point de vue, c'est l'énigme qui expliquerait cette ruée vers les zones littorales.

De la façon dont mon feu grand frère Alphonse me sourit, je comprends qu'il me désapprouve. Il a certainement un message à transmettre. Je m'en doutais d'ailleurs. Es-tu certain fait-il, de ne rien oublier ? Parce que moi vois-tu, j'ai une tout autre version de faits. C'est que, pour n'avoir jamais mis les pieds en Europe et contrairement à toi, j'ai l'intime conviction que tu n'as pas tout dit. C'est comme si tu nous cachais quelque chose. Je suis d'ailleurs resté sur ma faim. As-tu l'intention de dissimuler la cause fondamentale de la préférence des abords des mers par les colonialistes ? J'ose espérer que c'est intentionnel ? Hé bien, ouvre grand les oreilles. Les coloniaux se ruent vers les côtes poursuit-il, non pas à cause de la fraîcheur de leur air en général ou de celle de leur crépuscule en particuliers. Non plus, tiens-toi bien, à la recherche d'un soi-disant bronzage du tonnerre comme tu l'as baptisé. Et surtout pas à cause du bruit berceur des vagues de la mer. Les motifs de leur conduite sont ailleurs. Les anciens comme les néophytes évitent aussi simplement et aussi soigneusement que possible conclut-il, de se mêler aux peuples indigènes. Voilà le vrai sujet de conversation, petit frère. Tout le reste, c'est du flan. Moi je sais. Toi tu le sais. Tout le monde, présent dans cette salle le sait. Tous les colonisés le savent. Mais, disons qu'il est de bon ton de ne pas s'appesantir sur ces réalités-là. Ce sont des sujets qui fâ-

chent. Des sujets dynamites. On les manipule avec une extrême prudence. En s'explosant, ils sont capables d'arracher non seulement un bras. Ils peuvent éclater des communautés entières. A leur égard, les gens préfèrent adopter une attitude frileuse. Ce qui est paradoxal, c'est que les auteurs de ces dérapages discriminatoires souhaitent que les victimes, ceux qui subissent ces injustices au quotidien, demeurent malvoyants. Qu'ils fassent semblant de ne rien ressentir. Surtout qu'ils restent bouche cousue. Ils ignorent peut-être qu'une personne aveugle voit plus que ce qu'il voit.

Ne cessant toujours pas de me fixer, il ajoute, cultiverais-tu la langue de bois ? Autrefois, tu étais beaucoup plus direct. Je te reconnais plus. La vie en Europe t'aurait-elle changé à ce point ? Quoi qu'il en soit, je te mets au défi d'éluder cette vérité. Parce que vois-tu, elle est formelle. Je ne doute pas un seul instant que plus tard, dans ton récit, tu reviendras plus largement sur le sujet. Mais pour l'heure, continue s'il te plaît. Nous sommes toute ouïe. »

A l'arrière-plan dis-je, vous avez le quartier des affaires, si je peux toutefois me permettre ce terme pompeux. Dans le prolongement des villas qui bordent le fleuve, la grande allée des manguiers. Et dans la même direction, la mission protestante. Dans son enceinte, trône la grande bâtisse en forme de L où vivent les familles de missionnaires. Face à la mission, de l'autre côté de l'allée des manguiers, c'est-à-dire à la rive droite dans le sens de l'écoulement du fleuve, il y a l'ensemble hospitalier. Comme la mission, ce grand complexe de soins médicaux est protestant. Peints en blanc, le bâtiment principal et ses annexes s'étendent à perte de vue vers le rivage. En dehors des malades de provenances diverses dans la sous-région, cet unique complexe hospitalier accueille également quantité de malades venus de l'autre côté du fleuve, des Congolais originaires du Congo français.

Les autochtones habitent les quartiers situés de l'autre côté de ce que j'ai appelé dans mon style imagé, no man's land. Et, en fait d'espace tampon, savez-vous qu'en la matière, Bolobo n'est pas une ville pionnière ? Que la pratique de séparation des communautés, voulue et mise en pratique par les coloniaux est fort répandue dans toutes les colonies ? Si ma ville voulait se targuer de détenir le monopole ou l'exclusivité, c'est raté. Toutes les villes d'Afrique occidentale ou équatoriale française ou belge obéissent au même schéma. C'est leur sceau-de-salomon.

La paisible petite ville de Bolobo disions-nous, est située en pleine région de l'Equateur au Congo belge, à mi-chemin entre Mbandaka et Kinshasa, sur les bords d'une large nappe d'eau unie et tranquille : le fleuve Congo. Ici le temps coule avec la rigueur mathématique. Toujours au même rythme, chronométré à la perfection. Les habitants considèrent cette masse ininterrompue et indifférenciée comme un cadeau de la nature aux riverains. Non loin d'ici, semblable à une immense cataracte qui s'étire à la manière d'une personne qui se réveille, cette nappe d'eau va se précipiter dans l'océan.

Ma ville est à peu près semblable à toutes celles de la sous-région. Elle a acquis une certaine célébrité grâce notamment à son manioc appétissant au goût délicieux. Vous le savez sans doute. Le manioc, c'est notre pain de la sous-région. Le quartier dans lequel j'ai grandi s'appelle Bondzongo. Il est peuplé majoritairement des pêcheurs. La maison familiale avec ses murs en terre, son plancher en terre stabilisée et son toit coiffé de matériaux locaux du nom de ndélé, est identique à toutes les habitations du voisinage. Avec les deux palmiers qui embellissent notre parcelle et dont les noix nous fournissent gracieusement de l'huile, elle s'intègre parfaitement au quartier. Au mépris de toutes ces indications, il est fort peu probable que vous arriviez à la reconnaître sans mon aide. J'y ai vécu douze années. Je suis donc capable de la reconnaître les yeux

fermés, quelle que fût l'obscurité. Pourquoi seulement douze ans ? Je suis entré à l'école primaire à six ans. Il me fallait le même nombre d'années pour en venir à bout. Je l'ai terminé sans redoubler. On peut dire j'ai accompli des prouesses. A la fin, j'avais donc forcément le double. Dans cette chère maisonnette familiale dis-je, mes frères, mes sœurs et moi-même passâmes une enfance indigente. Nous y connûmes, en dépit de la disette généralisée, une vraie joie de vivre toute en drôlerie.

Notre père était originaire d'Abala au Congo français. Qu'est-ce qui l'a amené à Bolobo ? La recherche d'un besoin humainement naturel : le mieux être. A l'instar de milliers d'êtres humains de par le monde, il décida un jour de franchir le pas. Notre mère venait de Mossaka. Une ville des pêcheurs du Congo français située elle aussi sur les bords du fleuve un peu plus au Nord de Bolobo. Avec toute sa famille, elle y est arrivée bien avant mon père. Intégrée dans l'ethnie de Banunu, elle pouvait se prévaloir du droit de résidente permanente.

Notre quotidien fut jalonné de calamités et de détresses. La nature ne nous a pas épargnés. Elle nous a accablés de difficultés sans nombre. Mais, mes parents tinrent bon. Ils se sont dépensés sans compter pour nous assurer un équilibre dans la vie. Se sont mis en quatre pour nous imprimer la grande énigme humaine : la loyauté. Bien que notre fréquentation à l'école primaire fût mitigée, mes frères et moi-même apprîmes plus ou moins correctement à lire et à écrire. Pour ce qui me concerne, je fus le premier élève de la paroisse à être envoyé étudier au petit séminaire de Bolongo (Lisala). Pour atteindre ce lieu saint, il a fallu me résoudre à affronter le rapide fleuve Congo pendant une semaine durant. J'étais seul, tout seul et encore tout gamin. Aujourd'hui, il m'arrive de sourire lorsque je vois des mamans accompagner leurs progénitures de cet âge jusqu'à la porte de l'école. Non contents de se faire

accompagnés, certains se font même porter les cartables par leur mère. Sacrés chançards !

Les temps ont peut-être changé pour les uns, mais c'est loin d'être le cas pour tout le monde. Il n'est pas absurde de penser que pour la plupart de gosses africains, la vie est loin d'être une manne. Depuis le bas âge, ils sont déjà baptisés à l'école de la rudesse. Prenons l'exemple de mon voyage. Il n'est pas exagéré de dire qu'il fut une exploration de la maturité d'esprit, une singulière découverte. Ne dit-on pas que le voyage est plus important que la destination ? Je peux d'ores et déjà assurer que le nôtre s'est déroulé dans des conditions intenables. Matérialisées de nuit comme de jour, par un manque alarmant de confort et par une absence effrayante d'hygiène. A ce jour, je n'ai pas trouvé l'équivalent du capharnaüm qui régnait à l'intérieur. Il était indescriptible. Les passagers étaient bruyants et tapageurs, à la limite du supportable. De jour comme de nuit, on a eu droit à un plat bien garni. Les rires, les sarcasmes, les quolibets, les insultes, les anecdotes, j'en passe et les meilleurs. On se croirait dans un cercle d'amis qui se connaissent de longue date. Qu'ils rient ou qu'ils palabrent, rien ne se faisait à voix basse. Le chahut ne s'arrêtait que le temps d'une nuit. Mais pas pour longtemps. Il est raisonnable, à ce propos, de penser que nos interégaux voyageurs les coqs avaient une chance inouïe de partager notre périple de malheur. Pour la première fois de leur vie, ils pouvaient faire la grâce matinée. Leur morceau préféré, le « coquerico », était dorénavant interprété par les passagères. Comment est-ce possible ? Figurez-vous que tôt le matin, ces bonnes femmes donnaient déjà le ton. J'assimilais d'ailleurs leurs interpellations criardes à de sonneries de clairon. Celles-ci étaient si dérangeantes qu'après leur passage, plus personne sur le pont ne retrouvait le sommeil. En un mot, il y régnait de l'animation et de l'entrain. Et il le fallait bien. Savez-vous ce qu'il faut faire quand on voyage comme nous, en dessous de